L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS MARDI MATIN, 23 OCTOBRE 1883. 57me Année

Bufour, Ducoul & Cie, Propriétaires-Éditeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.

MARDI, 23 OCTOBRE 1883.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an (Renferme douze feuilletons)	$3 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

(Renferme douze feuilletons.)

Supplément de L'ABEILLE

Voir le supplément de l'ABEILLE pour ce annonces de ventes de propriétés par le collecteur de taxes d'Etat.

VENTES DE CE JOUR

Par E. Stern & Co., No 35 rue de Chartres : chaises, seaux et brodequins.

Les progrès de la Louisiane depuis dix ans.

La Louisiane n'est certainement pas, aujourd'hui, à l'apogée de la prospérité; nous connaissons des Etats bien autrement riches qu'elle; son commerce, ses industries pourraient être plus développés, et son gouvernement, ses administrations ne sont pas toujours à l'abri de reproches—mais quelle différence entre sa situation présente et celle du passé, et quel chemin elle a fait sur la route du progrès et des réformes!

Pour s'en rendre compte, pour se consoler de ses petites misères du moment—et quel pays n'a pas les siennes—il n'y a qu'à jeter son regard à dix ans en arrière. Quelles améliorations, quelle distance parcourue! Nous en sommes à nous demander comment nous étions arrivés à être les esclaves d'ennemis, qui nous gouvernaient, comme ils l'entendaient, et faisaient de nous ce qu'ils voulaient. Ayant des intérêts tout-à-fait étrangers, aimon complètement opposés aux nôtres, ils travaillaient pour eux, contre nous; ils étaient venus ici pour nous exploiter, pour faire fortune à nos dépens; ils avaient établi une sorte de drainage des caisses publiques et particulières; tant l'argent extorqué allait grossir leurs poches, ou plutôt enrichir d'autres Etats. Le nombre n'est pas petit des fortunes ainsi faites, qui sont allées se dépenser ailleurs. Combien de ces exploiteurs pourrait-on compter qui, tous les deux ou trois mois, envoyaient des sommes énormes dans la Nouvelle-Angleterre? Ils ont continué ce joli métier, tant qu'ils ont pu; quand la situation n'a plus été sensible pour eux, ils en ont été quittes pour retourner dans leurs foyers, jouir paisiblement du fruit de leurs rapines. Il en résultait un appauvrissement continuel, qui eût abouti à une ruine complète, si l'on n'y eût mis un terme.

C'est naturellement de leur expulsion que date le retour de la Louisiane à une situation meilleure, mais le mal était si profond, que la réforme n'a pu se faire en un jour, et il a fallu un changement de constitution pour en venir à bout.

Les chiffres des différentes taxes payées, depuis 1870, donnent une idée assez nette de la situation d'alors et des heureux changements qui se sont opérés depuis.

En 1870, le taux de la taxe était de 14 1/2 *mills*, un dixième de sou; en 1871, de 21 1/2 mills; en 1872, de 21 1/2; de 1873 à 1876, de 14 1/2; en 1877, de 13; en 1878, de 11; de 1880 à 1882, de 6 mills.

C'est depuis l'époque de la réduction de l'impôt que la valeur de la propriété a une tendance à remonter. Les chiffres des assessements qui ont eu lieu à partir de 1879 en donnent une preuve évidente. En 1879, l'assessement était de $158,587,105 57; en 1880, il s'élevait à $177,096,459 72; en 1881, à $181,459,961 32; pour arriver, en 1882, à $197,417,124. On la porte, pour l'année 1883, à $201,790,723, augmentation de $4,373,599; en une seule année, malgré les effroyables inondations et, depuis 1879, de $43,203,527 43.

Reste la dette, lourde charge, triste reliquat du régime odieux dont nous venons de parler. Son prompt règlement est pour nous un devoir, une nécessité, et il serait déjà achevé, s'il n'avait pas fallu s'entendre avec les créanciers de l'Etat. Toutes les démarches voulues ont été faites, et personne ne doute plus aujourd'hui d'un plein succès. C'est cette confiance qui a provoqué, dans ces derniers temps, une si grande hausse de nos fonds publics, qui, de 40 pour cent où ils étaient tombés, ont à peu près atteint le pair. La Louisiane est à même de payer ses mandats, presque toujours, sur présentation, et n'étaient les quelques retards qui se produisent encore dans la perception des taxes, aucun paiement ne se ferait plus jamais attendre. Dans le trésor, où un vide effrayant existait depuis si longtemps, se trouve maintenant un excédant qui promet de grossir tous les ans, et le crédit s'est singulièrement relevé.

Voilà, certes, un assez beau chemin parcouru, rien qu'au point de vue financier, depuis le malheureuse époque où nos gouvernants malgré nous, gaspillaient à plaisir l'argent du Trésor, engageaient follement les ressources de l'avenir, et creusaient, tous les ans, davantage, le gouffre de la dette. Depuis que la loi interdit de voter la moindre allocation qui dépasse le revenu, les choses sont rentrées dans l'ordre, et l'Etat voit aujourd'hui sa dette réduite à $11,845,350.

Ce n'est rien, pourtant, auprès des améliorations produites dans le commerce, l'industrie, les travaux publics et particuliers. Nous ne reparlerons pas de la question des levées, que nous avons traitée tant de fois. Qu'il nous suffise de dire que le Congrès, revenu à de meilleurs sentiments à l'égard de la Vallée du Mississippi, a consenti à faire, en partie, du moins, des améliorations de la navigation du fleuve et de la protection des terres riveraines, sur toute l'étendue de son parcours, une affaire nationale; que la Louisiane s'est, de son côté, dans ces derniers temps, livrée à des efforts inouïs, pour reconstruire, réparer ses levées, et que, pour le premier fois peut-être, depuis qu'elle existe, elle est à la veille de donner une sécurité complète aux propriétés qui longent son fleuve et son principaux bayous.

Nous n'insisterons pas non plus sur les grands travaux entrepris par le impôt. Rade; les conséquences en sont incalculables, et nous commencerons bientôt à devoir le point central de tout le commerce de l'Ouest, à enlever, non seulement à Chicago, mais à New York même, la plus grande partie de l'immense trafic qui leur a valu toute leur grandeur, toute leur opulence.

Mais ce qui n'attire pas assez l'attention publique, ce qui doit être pour nous une source inépuisable de prospérité, ce sont les constructions de chemins de fer qui s'y succèdent avec une remarquable rapidité. L'Etat, jadis le plus privé de voies ferrées, en compte aujourd'hui 1140 milles: l'Illinois Central, 93; le Baton Rouge, Grande Tête et Opelousas, 98; le Clinton et Port Hudson, 22; le Louisiane et Texas, 200; le Louisiana Western 112; le Louisville et Nashville, 33; le New Orleans Pacific, 355; le Vicksburg, Shreveport et Pacific, 85; le Vidalia et Western, 90; le West Feliciana, 10; le Texas Pacific, 18; le New Orleans et Northeastern, 55; le Louisville, New Orleans et Texas, 67; le New Orleans, Terre aux Bœufs et Lac Borgne, 21; le Pontchartrain, 7.

En deux ans, depuis le 1er janvier 1881, la Louisiane a ajouté 507 milles à ses lignes ferrées; elle les a presque doublées.

Onze cent quarante milles, c'est encore bien peu, sans doute, en comparaison des Etats de l'Ouest, du Nord, de l'Est, et du Texas même, le mieux partagé, sous ce rapport des Etats du Sud; mais le mouvement est donné, il est rapide. Il ne s'arrêtera ni ne se ralentira plus.

Veut-on juger d'une façon nette, mesurer exactement les progrès qui s'accomplissent dans un pays? Que l'on jette un coup d'œil sur les améliorations qui se font dans l'intérieur de ses villes et de ses différents centres de population. Sous ce rapport, la transformation est tout étonnante; ce n'est plus une simple réforme, c'est une véritable révolution. Qui n'a pas visité la Nouvelle-Orléans, depuis dix ans, ne la reconnaîtrait plus.

Nous voyons se presser les uns sur les autres, les édifices princiers, les opulentes résidences, les magasins grandioses, les fabriques, petites et grandes, beaucoup plus de grandes encore que de petites. Tout le vaste quartier des affaires, de la rue Toulouse, en suivant la Levée, à la rue St-Joseph, est complètement métamorphosé; et, dans cette ville, hier encore si arriérée, on assiste, avec étonnement, à l'éventire, à la mise en opération d'usines capables de faire concurrence à celles du Nord.

C'est qu'en effet nous sommes sortis de notre torpeur; c'est que nous nous lançons, avec intrépidité, dans la voie de l'industrie; c'est que nous ne sommes plus le peuple uniquement agriculteur d'autrefois, et que, non contents de produire, nous voulons absolument fabriquer. Une seule chose arrête nos efforts—le manque de population; nous n'avons assez de bras, ni pour répondre aux besoins de notre agriculture, ni pour suffire à la demande de nos manufactures. Là est notre côté faible. Il nous faut une nombreuse immigration. Ce ne sont pas les terres qui nous manquent; nous avons 4,500,000 arpents d'Etat à distribuer à ceux qui voudront bien' les acheter, et le prix qu'on en paie est une plus bas: depuis 25 cents jusqu'à $1 25; le droit d'inscription est moins ruineux encore; $14, pour un lot de 160 arpents, avec la somme, plus minime, de $9, à verser, à l'expiration des cinq premières années.

Nous avons, de plus, 2,000,000 d'arpents d'excellentes terres appartenant au gouvernement général, livrables, moyennant $1 25 l'arpent pour les ordinaires, et $2,50 pour celles qui longent les voies ferrées, construites, en cours de construction, ou projetées.

Pourquoi donc hésitons-nous encore à faire un chaleureux appel à l'émigration, à aller la solliciter jusque dans les pays qu'elle va quitter, à établir ici, sur les bords du Mississippi, un Castle Garden qui lui servirait de pied-à-terre, à son arrivée, de guide, au moment où elle voudrait s'établir, soit dans notre ville, soit dans nos campagnes? Là se, pour nous, le salut; là, la source féconde de toute sorte de progrès industriels et agricoles.

"Brown's Iron Bitters" sont un excellent remède pour les maladies des reins, les fièvres intermittentes et la prostration nerveuse; ils méritent qu'on en fasse l essai.

THE COTTAGE HEARTH.—La livraison du *Cottage Hearth*, de novembre, contient, entr'autres pages dignes d'attention, un article intitulé: *"The Sisters of Bon Secours."* C'est un éloquent hommage rendu aux Sœurs de Charité, saintes entre les saintes, pour lesquelles la reconnaissance et l'admiration n'iront jamais trop loin. Le dévouement sans trêve, le dévouement dans ce qu'il a de plus austère, la vie au milieu des douleurs, des misères et des dangers, telle est la mission qu'elles se sont imposée, sans laisser même un nom à la créature qu'elles assistent, qu'elles soulagent, qu'elles sauvent souvent.

Cette foi c'est un protestant, M. Willie Boyd Allen qui se prosterne devant ces femmes sublimes. La vérité et son cœur lui ont dicté ce qu'il a écrit, et ce témoignage de vénération empruntera une valeur nouvelle à la secte dont se réclame l'auteur.

Après avoir rappelé ce qu'accomplissent ces miracles vivants de charité, l'écrivain conclut ainsi: "Elles meurent au milieu de nous, terrassées par des maladies redoutables, et pas une plainte ne leur monte aux lèvres. D'autres viennent combler les vides; le missionnaire s'en va, mais la mission reste."

Le *Cottage Hearth* est un *magazine* illustré qui se publie mensuellement à Boston, Prix $3 par an.

M. H. BILLARD, (ancienne librairie Hébert) annonce qu'il a reçu les numéros de l'Illustration et du Monde Illustré du 6 oct.

Les eaux communes condamnées.—I.

Il est difficile d'indiquer ce quelques lignes les raisons pour lesquelles "Tarrant's Seltzer Aperient" doit être préféré comme correctif et aliment à tout autre médicament en usage. 1° Il fait tomber la fièvre; 2° il calme l'intensité des vésicules et la douleur; 3° il tonifie l'estomac; 4° il régle le cœur et les bilieux; 5° il guérit l'insomnie; 6° il débarrasse le système du lait mous; 7° il calme les nerfs; 8° il agit sur le sang comme dépuratif; enfin, n'est une des boissons les plus rafraîchissantes que peut prendre un malade. En vente chez tous les pharmaciens.

GUY MANNERING.—Nous avons parlé plusieurs fois à nos lecteurs de la charmante édition de Walter Scott que publie en ce moment la maison renommée T. B. Peterson & Brothers, de Philadelphie; éditions en 26 volumes, enrichie d'un beau portrait gravé du grand romancier, et qui se vend au prix incroyablement bas de $2.

La librairie T. B. Peterson & Brothers vient de nous adresser, par l'entremise de M. Eytich, 1396 rue du Canal, *Guy Mannering*. Nos remerciements pour l'envoi.

Chacun de ces volumes se détaille à 15 cents.

THEATRE FARANTA.—Ce soir grand spectacle, représentation avec le concours de toute cette troupe si diverse et que l'on peut voir pour un prix nominal, 10 cents.

A en juger par la succession nombreuse de belles recettes, le théâtre Faranta fournira longue carrière cette fois encore.

Horsford's Acid Phosphate

Pour le mal de mer.

Le Prof. Adolph Ott, de New York, dit: "J'ai employé le phosphate pour le mal de mer, pendant une traversée de l'Océan. Dans la plupart des cas, les symptômes violents qui caractérisent cette affection étaient tout de suite pour faire place à une action régulière des fonctions."

MORT DE M. HENRI PEYCHAUD.—Les morts vont vite. Encore un que nous pardons, et des meilleurs celui-là. M. Henri Peychaud a succombé, dans la nuit de samedi à dimanche, à un mal dont son médecin n'avait que trop prévu l'issue, et sur lequel, lui-même, il ne s'abusait point. En effet, une semaine avant le funèbre dénouement, il disait à un ami, avec une résignation mélancolique: "Je n'ai pas quinze jours à vivre." Et cependant rien sur ce visage n'indiquait une fin prochaine.

Au contraire, tout en lui, récemment encore, semblait dire qu'il y avait erreur dans son état civil qui lui donnait 73 ans. Tout en lui respirait la santé, la vigueur; malgré ses trois-quarts de siècle, il était plein de jeunesse, et c'était surtout avec les jeunes qu'il aimait à se rencontrer, à s'arrêter; il avait souvent leurs joies, leurs candeurs enfantines, leurs élans, leurs enthousiasmes. En cela il avait véritablement vaincu le temps; l'âge n'était pas parvenu à lui donner les mécomptes du vieillard. Le destin ne lui a pas permis de dépenser ce fonds de gaîté qui aurait pourtant suffi à bien des années encore.

La triste nouvelle nous est parvenue dans la nuit de samedi, à l'heure où les dernières formes de l'*Abeille* allaient sous presse; c'est là l'unique raison pour laquelle nous n'avons pas payé à notre distingué compatriote le tribut de respect qu'il mérite.

M. Henri Peychaud, né à la Nouvelle-Orléans, appartenait à l'une des familles louisianaises les plus anciennes, les plus honorées, et sa vie entière ajoute encore à cette longue honorabilité. Devoirs de fils, devoirs de citoyen, devoirs de famille, d'époux et de père, il les remplit tous avec dévotion; aux mauvais jours comme aux jours heureux, jamais son énergie ne fléchit devant les responsabilités de la vie; toujours l'amour de son pays, l'amour des siens fut son mobile, son refuge. Grand cœur, tout cœur.

Après avoir occupé une position commerciale importante, il fut, il y a 25 ou 26 ans, le véritable fondateur du Hope Insurance Company, et désigné comme Président de cette institution par l'activité qu'il avait mise à sa création, par son intelligence, son inaltérable probité, il conserva ces fonctions, pour les honorer, jusqu'au moment de sa mort. Par l'habile direction qu'il sut toujours donner à cette Compagnie, par sa prudence, par sa sûreté de coup d'œil et de main, il la maintint invariablement à un rang élevé. Elle n'eut par son mort une perte difficile à réparer.

Sa seule personnalité commandait toute une éloquente. C'était un homme d'affaires complet, joignant une vaste expérience à des connaissances sérieuses, à une rare rectitude de jugement. Chez M. Peychaud le sentiment religieux était très développé, et ces croyances lui prêtaient invariablement espoir et courage quand venaient les heures sombres.

Si bien que voyant la mort tout près de lui, l'annonçant lui-même à court délai, il pourvoyait sa tâche stoïquement jusqu'à la minute de la crise qui devait l'emporter. C'est de la fortitude.

Chez lui l'homme d'affaires se doublait d'un homme du monde, dans la plus large acception du mot. Ses époques avaient le cachet de la haute distinction; il se rendait sympathique à tous les cercles et par son aménité, sa courtoisie, et par le laisser-aller charmant, la franchise de ses manières.

Il avait l'amour des belles choses, des choses élégantes, de l'art, sous toutes ses formes; il éprouvait de douces et fortes émotions en présence d'une œuvre ou d'un artiste de valeur. Nous qui l'avons longtemps connu, qui l'avons apprécié comme ami sûr, invariable, nous avons pu apprécier sa nature si bien douée, si sympathique. Le souvenir ému nous en restera.

Un cortège immense accompagnait dimanche son cercueil au cimetière St-Louis, et cette foule recueillie, triste, silencieuse, a dû avaitnoçn à la famille éplorée qu'il laisse, que son deuil est aussi le deuil d'une communauté entière.

THE MANHATTAN.—Le *Manhattan* est un des plus sérieux *Magazines* qui soient aux Etats-Unis où ce genre de publication abonde. Dès les premiers jours il était remarqué, et c'était vraiment justice. Il avait alors, comme il a aujourd'hui, des collaborateurs de premier ordre. On trouve là des études littéraires et politiques, des artistiques, des nouvelles, des romans, des poésies, un résumé des actualités les plus intéressantes, tout cela rédigé avec art, tout cela original, écrit expressément pour cette excellente Revue.

On y voit encore des *illustrations*, scènes, paysages, portraits exécutés par des artistes d'ordre.

Dans le numéro de novembre que nous venons de recevoir il faudrait vraiment tout citer. Contentons-nous de signaler les pages consacrées à M. Henry Irving, une personnalité à la mode, en vogue à cette heure; une Etude sur Wordsworth; une autre sur Thomas Carlyle et l'influence qu'il a exercée sur la littérature anglaise, et quelques jolies poésies.

Edition très soignée aussi sous le rapport typographique.

Le prix du *Manhattan*, publié à New York, Temple Court, est de $3 par an.

THÉATRE DE L'OPÉRA.—Nous rappelons au public que le bénéfice de Mlle E. Gallagher a lieu demain à l'Opéra. On jouera *La Dame aux Camélias*, d'Alexandre Dumas fils, (*Camille*). La soirée sera terminée par un bal.

Prix d'entrée 50 cents.

CLEVELAND, ALA.—Le Dr. W. Carter dit: "J'ai employé avec succès 'Brown's Iron Bitters' dans ma famille dans des cas d'indigestion."

ACADEMIE DE MUSIQUE.—*Esmeralda* a complètement réussi; et c'est de toute justice. Rarement le public de la Nouvelle-Orléans verra une troupe plus complète que celle qui a débuté hier à l'Académie de Musique. L'ensemble est remarquable, et il y a là plusieurs comédiens qui sont certainement de véritables artistes. A leur tête nous citerons sans hésiter M. Baco Maginley.

C'est là, nous vous l'affirmons, un artiste d'excellente école. Il fouille, il analyse un rôle avec un tact supérieur; toujours en scène, il n'est pas un détail qui lui échappe, pas un côté du personnage qu'il néglige. C'est l'homme des nuances, des oppositions; sans effort, avec une bonhomie, une rondeur extrême, il arrive aux effets les plus marqués. Jamais de caricature, mais toujours une sensibilité vraie, pénétrante.

Certaine trait, certaine temps, certaines intonations nous ont rappelé ce grand, cet immense artiste que la France vient de perdre, GEOFFROY. Nous ne disons pas à M. Maginley qu'il a atteint ces hauteurs, mais nous devons reconnaître qu'il suit cette voie du naturel et qu'il y trouve les meilleurs mouvements. Tout est là, en fin de compte.

Avec lui nous avons entendu MM. Walcot, Wheelock, Mlle Louise Dillon, Mmes Walcot, Wilson, qui tous ont des qualités précieuses et sont secondés par d'autres sujets qui ne surgissent dépénée nulle part. Avec pareille troupe la opéra, le succès continu et certain.

Ouvrage intéressant, mise en scène très soignée, élégante, et changements de décors qui, le rideau baissé, s'exécutent en 40 ou 45 secondes, à l'accompagnement de l'orchestre; si bien qu'il n'y a pas de solution de continuité.

Nous recommandons fortement au public cette troupe d'élite.

Ce soir *Esmeralda*.

Pour purifier les vêtements et a toilette, désinfecter les eaux avec le "Sleepy Eye Sulphur Soap."

Les "Pilules Vegetable Brupe" guérissent les maux de dents nuisains.

THEATRE ST. CHARLES.—Les *Hayerly's Minstrels* ont été fêtés hier et avant-hier tout le long du spectacle. C'est qu'ils sont toujours amusants et qu'il y a dans leurs représentations une variété peu commune. Il n'est pas une partie de leur programme si diverse qui n'ait pleinement réussi; mais c'est surtout la *Princesse de Madagascar* qui a enlevé la salle. Tout le monde voudra voir cette bouffonnerie jouée et chantée.

Aujourd'hui on pourra se donner deux fois ce plaisir, car c'est aujourd'hui que s'inaugurera au St. Charles les Matinées de mardi.

Recommandé par M. Algeron, Président du Collège de Médecine, Halifax, N. E.—"Le Coldcure Liquid Boat Tonic est incomparable pour la *fièvre, l'indigestion* et la *débilité*, et n'a pas d'égal pour les maladies de poitrine."

LOUISIANE.

L'*Observateur*, St. Martinville, du 20 octobre:

Nous avons fait, cette semaine, une petite tournée dans la campagne, et en parcourant la région longeant le Teche, nous avons examiné attentivement les champs qui se déroulaient à perte de vue, des deux côtés de la grande route. Pour une année si défavorable, nous devons le dire, sur quelques habitations les cannes sont plus belles que nous le pensions, mais, dans l'intérieur elles ont une apparence chétive. Sur quelques plantations, les roulaisons ont commencé, et, d'après les rapports qui nous parviennent, le rendement est loin d'être satisfaisant. La matière saccharine n'est pas très abondante; la canne est si peu juteuse que l'on s'étend à des bien faibles résultats. Beaucoup de planteurs font de grands préparatifs; ils pensent commencer à rouler en dommagement de la semaine prochaine. Il en fait beaucoup plus de mélasse que de sucre.

—Dans les premiers jours de la semaine, nous avons eu de petite vesse du nord, qui nous ont forcé de la bonne heure le matin—à nous vêtir d'habits moins légers que d'ordinaire. Nous attendons toujours la pluie, mais le vieux Jupiter Pluvius, de son bras puissant, fait mouvoir majestueusement sur nous de pitoyables nuages noirs; par moment le sourd grondement du tonnerre se fait entendre dans le lointain, puis quelques éclairs sillonnent les nues, et tout disparaît; le ciel s'éclaircit, et nous montre son soleil dans toute sa splendeur. Dimanche dernier, une petite pluie arrosait passagère et tombé; elle n'a fait qu'humecter la poussière épaisse de nos rues, et n'a guère fourni d'eau aux caves.

—Presque tous les étrangers qui sont visité nos sections acadiennes et y sont demeuré assez longtemps pour en et se rendre compte de ces grandes ressources, invariablement, se retour chez eux, en font de grands éloges. Quelque ne sachant les progrès immenses qu'elle a faits, en ce qui a rapport à la réalisation de produits français, pour toute sorte d'entreprises, ils y voient avec étonnement les immenses ressources ignorées, qui demandent du développement. Un écrivain du "Chicago Tribune", après s'être assuré parfaitement de la fertilité du sol, dit que:

"Si, par quelque effort suprême de la nature, la partie ouest de la Louisiane, avec son sol, son climat et sa population, pouvait être transportée au Nord, à la latitude de l'Illinois et Indiana, et là, placée dans le centre commercial de l'Est à l'Ouest, elle créerait une commotion qui jetterait bellement la Californie, même au moment de la fièvre de la découverte de l'or était à son plus haut degré. Le peuple s'y porterait par milliers; chaque homme ferait des efforts pour obtenir quelques acres de cette terre merveilleusement productive. Si les terres longeant le Teche se trouvaient dans l'Illinois, elles produiraient de *trois à quatre cents* planteurs par acre."

—Toutes les machines pour la manufacture de la graine de coton, ont été jugées mardi de cette semaine.

—On s'attendait à la mort de M. Charles Guerinière; elle était prédite, annoncée par le Tonnerre, et pour qui l'entourait, et, cependant, elle a causé une douloureuse émotion. Il nous avait rempli de confiance et de foi, il a vu venir la mort, calme et résigné, en véritable chrétien, et il nous a quitté comme le voyageur qui a rempli sa tâche.

Comme tant de lettres de ses camarades, il est entré dans la carrière sans fortune, sans ressources, et ce qu'il a acquis, ce qu'il a laissé, il l'a dû à lui seul, à ses efforts, à son travail, à son énergie. Il a eu à lutter contre l'adversité, mais ne s'est pas laissé abattre par elle, et malgré les malheurs de la guerre, a réussi à se créer une honnête position, tout en aidant ceux qui appartiennent à sa famille.

Dieu l'a rappelé au moment où il allait jouir du fruit de ses travaux, et il est retourné à Dieu, accompagné des prières de ceux qui l'ont connu et ne cesseront de le regretter. Ils perte est une perte sérieuse pour la communauté, pour le foyer, elle est irréparable.

Le *Journal d'Ibérie*, du 20 octobre:

Nous avons eu plusieurs ondées cette semaine. Le temps est sombre et menaçant toujours. Oui, la pluie tant désirée est venue satisfaire la demande de tout le monde, car l'eau était d'une rareté telle, que même pour boire il était très difficile de s'en procurer. Allons, voilà nos habitants aperçus le sourire aux lèvres en pensant que la semaine prochaine ils vont mettre le feu sous leur chaudière.

—Depuis quelques jours, les affaires sont calmes à Ibérie, car tous nos habitants sont maintenant occupés à la cueillette du coton et aux roulaisons—mais cela n'empêche pas nos marchands de recevoir des marchandises en grandes quantités; ils se préparent pour des temps meilleurs.

—Décédé, à la Nouvelle Ibérie, le 18 octobre 1883, à l'âge de 30 ans, M. Auguste Pourcade, natif de France.

—Décédé, à la Nouvelle Ibérie, le 17 du courant, à l'âge de 31 ans, M. Thaddens Stewart.

Le *Meschacébé* (paroisse St-Jean-Baptiste), du 20 octobre:

Nous avons eu, cette semaine, un changement de temps. Le ciel, chargé d'épais et lourds nuages, semblait prêt à fondre sur nous, mais seulement quelques légères ondées ont mouillé la poussière des routes. On est dit que c'était à regret que les gouttes éparses se détachaient des nuées. La chaleur se maintient comme aux jours d'août. Venez, le Mathieu de-la-Drôme canadien, qui passe son temps à prédire celui qu'il va faire, avait prévu cette température chaude des premiers jours d'octobre, mais nous avait annoncé un froid très vif après la première quinzaine, avec de la pluie. Ses prophéties ne nous concernent probablement pas.

—La roulaison est maintenant commencée sur un grand nombre d'habitations et marche favorablement, grâce au bon temps. Les rendements obtenus jusqu'ici sont satisfaisants et l'on perle de rendements qui dépassent les espérances après une saison si peu propice à la canne. Des planteurs auraient obtenu jusqu'à un boucaut et demi à l'arpent, mais ce sont là des exceptions. Le sucre est généralement de belle qualité.

—Le jury de police de la paroisse Assomption vient de s'honorer extraordinairement en fondant deux bourses, de $200 chacune, en faveur d'élèves nécessiteux qui devront être envoyés à l'Université de la Louisiane pour y acquérir l'éducation solide que peut dépérir cette excellente institution.

Il y a longtemps que, dans des conversations intimes, nous avons exprimé qu'il était du devoir des jurés de police de prendre au moins deux enfants infortunés et bien nés sous leur tutelle et de les conduire là d'où ils pourraient sortir des hommes complets, sous le rapport de l'instruction élevée. Cette idée, nous l'avons plaidée avec d'autant plus d'ardeur que nous la savons éminemment morale, et que nous n'ignorions point qu'elle jouit de l'approbation des nobles cœurs auxquels nous nous adressions. Ici était aujourd'hui.

—Mardi est décédée Mme Félix Prejean, née Fréjey et âgée d'environ 35 ans.

Vendredi est décédée Mme Jean-Baptiste Duhé, née Cloet et âgée d'environ 40 ans.

Le *Rappel Louisianais*, (paroisse St-Jacques):

Enfin, nous avons eu de la pluie, jeudi matin le 18 octobre, après une sécheresse de 59 jours si nous ne nous trompons.

Encore n'avons-on qu'une ondée; mais tout porte à croire que malgrand la pluie viendra souvent, trop souvent même peut être.

Cela est venu à point, car la disette d'eau était si grande que plusieurs planteurs qui avaient commencé à rouler ont dû s'arrêter, les rivières qui approvisionnent d'eau leurs moulins étant à sec.

Le roulaison est maintenant générale, et quoique le rendement ne soit guère satisfaisant, les habitants cruindraient en tardant davantage d'être surpris par le froid.

On a observé que, bon an, mal an, on pouvait assez généralement compter sur la première gelée entre le dix et le quinze novembre; et bien qu'en moment où nous écrivons ces lignes il fasse plus chaud qu'en mois d'août, nous sommes exposés à de brusques changements de saison, le vent de nord peut venir après la pluie nous faire éprouver ce premier frisson qui indique que l'hiver rentre dans ses domaines.

—Avant de terminer ces échos, pour varier, parcequ'en ce moment on ne s'occupe guère que de cannes, de sucre et de mélasse,—disons que pendant deux ou trois semaines encore le *Rappel Louisianais* paraîtra vendredi au lieu de mardi, jusqu'à ce qu'il nous soit possible de nous procurer l'aide typographique qui nous fait défaut.

Nous publierons, demain, la suite de nos nouvelles de la Louisiane.

La *République Française*, du 7 octobre fait suivre des réflexions suivantes la démission du général Thibaudin, ministre de la guerre:

Tant que le désaccord s'est borné aux questions intérieures, on pouvait le pallier, d'autant plus que le général voyageait beaucoup et que s'il confiait aux journalistes intransigeants ses pensées extrêmement défavorables à ses collègues, il savait très bien n'en rien laisser percer dans les séances de la rue de Grenelle. Par malheur, il s'est vu forcé, il y a huit jours, de prendre nettement position dans une affaire très-délicate de politique extérieure. Lors de la visite du roi d'Espagne; il a dû se prononcer pour ou contre le cabinet, pour MM. Ferry et Challemel-Lacour ou pour M. Wilson, pour une réception courtoise et les sentiments intimes, quels qu'ils soient, sont ébranlés par une manifestation grossière où les antipathies s'étaient brutalement. M. le général Thibaudin a protesté, par son absence très-préméditée, contre la politique qu'avaient adoptée ses collègues, qu'approuvait le président de la République. M. Pamé de M. Wilson avait eu quelque notion du droit constitutionnel, il eût, ce jour-là, donné sa démission, ce qui eût été une protestation très-significative et, en outre, un acte parfaitement correct. Il a préféré annoncer à l'avance qu'il serait malade le samedi.

Eh bien, il n'est pas admissible qu'en présence de l'étranger le commandant en chef de l'armée se sépare de la politique générale du gouvernement. Cela n'est surtout pas admissible quand des abstentions se trouvent être un encouragement très direct à des tentatives qui compromettent l'honneur et la sûreté de la France.

Si M. le général Thibaudin avait conservé son portefeuille après un manquement aussi grave à la loi constitutionnelle, toute relation régulière avec les nations voisines devenait impossible. Aucune d'elles n'eût voulu traiter avec un peuple livré à une telle anarchie, que le ministère de la guerre y était comme comme avec la Zoulie qui inquiète l'hôte du pays. On dit que M. Challemel-Lacour eût donné sa démission si on eût le général n'avait pas remis la ciseme. Nous le croyons vivement. Nous croyons même que M. Challemel n'eût pas eu de succès, et qu'il eût fait former l'hôtel du quai d'Orsay. La logique l'eût exigé.

M. Thibaudin n'a pas son portefeuille, et l'on peut présumer que ce portefeuille ne lui sera jamais rendu. Les hommes politiques qui le rappelleraient ne pouvoir pas obtenir des résolues à rompre avec l'Europe entière. De pareils hommes se rencontreront peut être un jour; mais puisqu'ils voudront la guerre on n'est certes pas au général Thibaudin qu'ils feront le sacrifice de la mobilisation de l'armée. Pauvre armée, dans quel état il l'a mise!

Le Temps:

S'il était définitivement établi que la démocratie française est incapable de se donner un gouvernement sérieux, il est clair que toute relation régulière entre elle et les autres nations devieudrait impossible. Or, il faut bien l'avouer, dans les incidents de ces derniers jours, le gouvernement de la République a laissé mettre contre lui de fâcheuses apparences. Il a paru divisé, et par conséquent faible et impuissant. A notre avis, c'est cette division intestine qu'on a cru entrevoir au sein du pouvoir qui a été le trait de l'histoire de ces derniers jours le plus fâcheux au point de vue de notre politique intérieure et le plus compromettant aux yeux de l'étranger. Voilà, c'est-on dit de toutes parts, le gouvernement fétri par son ennemis du nom d'antoritaire. Que serait-ce donc s'il ne l'était pas? Nous insistons sur ce point, car il est le danger, non autre part. Nous pouvons rester calmes sous l'orage déchaîné contre nous à cette heure si nous avons un gouvernement qui soit obéi en France, et par conséquent écouté à l'étranger.

RUMMEL, O.—Dr. A. Faga, dit: "J'ai prescrit 'Brown's Iron Bitters' dans plusieurs cas, et j'en ai obtenu de bons résultats."

Le *Journal des Débats*:

Un conflit où la direction des affaires intérieures de la Serbie serait seule en jeu, aurait très peu d'importance pour l'Europe, mais il n'est pas difficile de reconnaître que les questions agitées au Parlement de Belgrade peuvent facilement avoir un intérêt européen, car une intervention directe de l'Autriche dans les affaires de Serbie ne manquerait pas de faire surgir de très graves complications en Orient.

B. TREMOULET,

Rue Bourbon, No 7, vis à vis la Poste

Vins de Bordeaux des meilleures crus, en cheveries de Duff, Gordon & Co. de Pedro Domecq, etc.

Portes de Sandeman & Co, Offley, Cresap & Forrester.

Champagnes de toutes marques en rusage.

Vieux Whiskies, Cognacs, Rhums, Genièvres, etc.

Vins de Californie de toutes sortes.

Vin de St-Vincent véritable, etc, etc, etc.

AUX PLUS BAS PRIX.

Vache trouvée.

Trouvée samedi, 19 courant, par le soussigné, une VACHE BLAGUE ayant le cou rouge et deux petits trous aux oreilles. Le propriétaire peut la réclamer en payant les frais.

FIONES DOMINIQUE,

Rue Degré, entre Broad et White.

22 oct—3t

LA MAISON

Vve P. PAVIA

A l'honneur d'informer ses clients qu'elle a transféré son magasin de CHAUSSURES DE TOUS GENRES au No 48 rue Royale.

7 oct—1m Dim Mar Jeu

Joseph Monteleone,

Encouragez St. Louis et Royale.

GRANDE RÉDUCTION!

Chaussures à boutons hautes et bottines en peau de veau français, cousues à la main, à $3 75.

Chaussures à vissez de $2 à $2 25.

Assortiment le plus grand assortiment de chaussures de tout genre.

N. B.—Toutes les chaussures sont garanties.

21 oct—1m—Sam Dim Mar

LA BOTTE ROUGE!

A l'enseigne de la

"BOTTE ROUGE",

ANGLE DES RUES URSULINES ET DAUPHINE.

BOTTES, SOULIERS,

ET BOTTINES, A BON MARCHÉ.

GEORGE WAGNER.

1er sept—4m, or sam dip.

Marais Street Steam Brewery

H. F. STURCKEN,

86, 88, 84 et 86 RUE MARAIS,

Entre Conti et St. Louis.

ouvert

AVIS AUX ARCHITECTES

Exposition Centenaire du Coton et d'Industrie.

Bureau du Directeur-général, Nlle-Orléans, 25 août 1883.

CONFORMÉMENT à nos résolutions adoptées le 23 août 1883, par le Bureau de Direction de l'exposition, qui veut être fait d'une manière définitive le 15 septembre 1884, il recevra les dessins de l'édifice de la dite Exposition. Les dessins devront être adressés à

R. A. BURKE,

Directeur-général, Nlle-Orléans.

30 sept—

COURONNES MORTUAIRES

—POUR LA—

TOUSSAINT,

—CHEZ—

B. Sembre,

COIN ST-LOUIS ET ROYALE.

SPLENDIDE ASSORTIMENT,

Depuis les plus modestes jusqu'aux plus riches.

Prix d'une modicité